

Elle aimait sa nouvelle coiffure qui faisait ressortir ses yeux. Elle avança vers le grand miroir incrusté dans la porte de son placard et prit une pose. Puis elle se tourna de profil en roulant des hanches. Sa chemise de nuit couleur de neige fraîche était presque entièrement transparente. Elle aimait la couleur chaude que prenait sa peau à travers le tissu. La façon dont ses seins semblaient frémir au moindre mouvement. Elle avait fait le bon choix.

Darlene avait acheté cette nuisette et son string assorti sur le site Internet de Victoria's Secret en utilisant la carte de crédit de sa mère. Elle savait que celle-ci n'y verrait que du feu. Noël était dans dix jours et cette carte de crédit allait servir à acheter tous les cadeaux, certains viendraient sans doute du même magasin.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Encore deux heures avant le déjeuner, mais elle avait déjà faim. Elle leva les bras vers le ciel et s'étira en poussant un bâillement. Puis elle sortit de sa chambre en laissant ses vêtements sur le lit. Elle était seule à la maison et n'avait pas à se soucier d'être décente. Ses parents, son petit frère et sa petite sœur étaient en vacances dans leur maison de Poconos jusqu'au Nouvel An. Darlene devait les rejoindre le lendemain après-midi, après avoir récupéré ses skis à la boutique. Mais elle avait beaucoup à faire entre-temps.

Il fallait qu'elle prépare la maison pour la fête qu'elle organisait le soir même.

Son petit ami Russ s'était procuré un fût de bière avec l'aide de son frère aîné qui était étudiant et avait l'âge d'acheter de l'alcool. Plus tôt dans la matinée, les deux garçons étaient venus l'installer sur la terrasse, devant la cuisine, et l'avaient enfoui dans de la neige pour que la bière soit bien froide. Russ avait dit qu'il resterait après la fête pour l'aider à nettoyer, pour que ses parents ne remarquent rien, et qu'il passerait même peut-être la nuit sur place. C'était là qu'intervenait la nuisette. Ils couchaient ensemble depuis l'été précédent, mais ils n'avaient jamais passé toute une nuit ensemble. Elle voulait dormir avec Russ et se réveiller avec lui. Elle voulait lui faire l'amour le matin.

Darlene descendit au rez-de-chaussée, alluma les lumières du salon et passa dans la cuisine. Elle se servit un verre d'eau de source fraîche au bidon de vingt litres qui se trouvait dans le placard et traversa la pièce pour le siroter devant la fenêtre. Le soleil avait disparu et il faisait gris à présent, des nuages sombres traversaient le ciel en tournoyant. S'il se remettait à neiger, la soirée risquait de tomber à l'eau. Elle alluma la radio et la régla sur une chaîne d'information pour écouter la météo. En attendant, elle retourna à la fenêtre et regarda au-dehors. Sur la terrasse, un écureuil était perché au sommet du fût de bière où il mangeait des noisettes, en équilibre sur ses pattes arrière. Il semblait être là depuis un moment, à en juger par la pile de coques déchetées qui s'était formée sur la neige. Darlene frappa un petit coup contre la vitre. L'écureuil se tourna vers elle d'un air indifférent. Elle frappa un peu plus fort en faisant la grimace, mais cet idiot d'écureuil ne voulait pas bouger. Elle agita le poing et l'écureuil se mit simplement à grignoter plus vite, créant plus de saletés du même coup.

Darlene se détourna en secouant la tête. Il y avait un débat à la radio, retransmis en direct du bureau du procu-

reur de Philadelphie et de la fac de droit de l'université de Pennsylvanie. La météo ne semblait pas être pour tout de suite. Les journalistes cuisinaient le procureur au sujet de quelque chose qu'il avait fait longtemps auparavant. Rien de neuf sous le soleil. Incapable de supporter davantage ce bla-bla inutile, Darlene éteignit la radio.

C'est alors qu'elle l'entendit. Le bruit à la porte d'entrée.

Elle regarda l'horloge en se disant que ce devait être le facteur. Ce barjot boutonneux qui n'arrivait pas à la quitter des yeux quand elle le provoquait. Même si elle le trouvait plus que répugnant, et sans trop savoir pourquoi, Darlene adorait le provoquer. Elle aimait la sensation qu'elle éprouvait quand ses yeux s'attardaient sur son corps. L'été passé, il avait apporté un colis jusque dans la cuisine tandis qu'elle se faisait bronzer au bord de la piscine. En la voyant, il était devenu tout timide et anxieux, comme un petit garçon, et il s'était efforcé de ne pas la regarder ; mais malgré tout il lui lançait des coups d'œil furtifs et incontrôlables. C'était ce jour-là qu'elle s'était rendu compte du pouvoir qu'elle avait. Par la suite, elle avait remarqué qu'il ne triait plus leur courrier à l'avance. Il descendait de sa Jeep et venait jusqu'à leur porte en sélectionnant dans son sac les lettres et magazines qui leur étaient destinés tout en jetant des regards discrets à travers les fenêtres aux rideaux de dentelle.

Darlene se souvint tout à coup de ce qu'elle portait et eut un sourire en voyant son corps à travers le tissu transparent. Une idée se fit jour sous son crâne et son sourire s'accentua. Pourquoi le laisser glisser le courrier dans la boîte alors qu'il pouvait très bien le lui donner directement ? Choquant, peut-être. Excitant, à coup sûr ! Et puis il y aurait sûrement plein de catalogues de Noël et de cartes de vœux. Ce serait lui rendre service, à ce gros mollasson.

Elle déposa son verre dans l'évier et sortit de la cuisine, puis longea le couloir jusqu'à se trouver en face de la porte d'entrée. Celle-ci était en chêne massif, avec une vitre que couvrait plus ou moins le rideau confectionné par la grand-mère de Darlene. À travers le tissu, la jeune fille distinguait presque la silhouette du facteur. Il semblait fouiller dans son sac, tranquillement, le dos tourné à la porte.

Elle sourit et s'approcha, sentant le froid du plancher sous ses pieds nus, puis la chaleur du tapis oriental qui était juste devant la porte. Elle posa la main sur la poignée et se vit dans le grand miroir de l'entrée. Elle sentit son cœur battre plus fort et essaya d'atténuer son sourire polisson. Elle était magnifique, se dit-elle ; elle allait donner à ce type un frisson tellement fort qu'il pourrait l'emporter avec lui et le garder toute la journée. Puis elle fit jouer le verrou et ouvrit la porte...

Teddy Mack termina la première moitié de son sandwich au poulet et but une gorgée de thé. La boisson lui réchauffa le ventre mais ne fit pas grand-chose pour ses pieds. Il était assis au comptoir d'une échoppe décorée comme un ancien *diner*, au cœur du marché de Reading Terminal. Là où se trouvaient à présent une bonne cinquantaine d'échoppes similaires, il y avait eu autrefois une gare importante. Aujourd'hui, c'était un marché en plein centre-ville, avec des fruits et légumes frais, des bouchers, des boulangers, et toutes ces échoppes où l'on pouvait manger de la nourriture venue des quatre coins du monde pour moins de cinq dollars. Teddy adorait cet endroit, ses parfums, ses bruits, la foule qui se pressait entre les étalages.

Mais ce jour-là, il avait choisi de déjeuner à cet endroit pour une raison plus concrète. Deux mois plus tôt, un distributeur de billets avait été installé au coin de la rue. Teddy n'avait que vingt minutes avant de devoir retourner au palais de justice. Lequel n'était qu'à deux pâtés de maisons, mais la journée était froide et nuageuse, et la météo avait annoncé de la neige.

Teddy savait que son avenir au cabinet Barnett & Stokes allait sans doute se jouer dans quelques instants au palais de justice. Dans vingt minutes, il serait dans le bureau du juge Roland Brey, face aux avocats de la compagnie d'assurances Capital Life. C'était une petite

affaire, mais c'était aussi la première que Teddy avait à gérer de manière autonome. Il avait terminé ses études de droit et passé l'examen du barreau il y avait à peine trois mois. Mais ce qui faisait l'importance de cette affaire, c'était que Jim Barnett en personne la lui avait confiée, et qu'elle représentait un service rendu à l'un des clients les plus importants du cabinet. Teddy savait qu'on lui avait confié le dossier parce que les chances de succès étaient faibles. Pour que Teddy gagne, il faudrait que le juge Brey crée une nouvelle jurisprudence. Pas besoin d'avoir beaucoup d'expérience pour savoir que c'était une chose que les juges n'aimaient pas faire trop souvent. Teddy savait aussi que personne d'autre n'avait voulu du dossier car ce n'était qu'une affaire de préjudice personnel. Le cabinet Barnett & Stokes conseillait trente-cinq des cinquante plus grandes entreprises de la région. Les affaires de ce calibre n'étaient guère appréciées, et en général elles finissaient par être sous-traitées à l'un des trois autres cabinets de la ville dont la réputation n'était pas trop mauvaise.

Mais dans ce cas précis, c'était différent. Un service pour le PDG de la compagnie pétrolière Pennwell, qui était venu en personne demander à Jim Barnett de voir ce qu'il pouvait faire.

Quinze ans plus tôt, le fils du PDG conduisait sur l'autoroute I-70 pour aller à l'université quand un poids lourd transportant du persil et du basilic pour le compte de Golden Valley Spice & Co l'avait embouti. L'accident avait été effroyable et le jeune homme n'avait dû sa survie qu'à un miracle. Il conduisait une camionnette Volkswagen et s'était arrêté à cause de travaux. Le camion lui était rentré dedans à pleine vitesse et avec tout son poids. L'accident avait eu lieu dans la petite ville de Washington, en Pennsylvanie, à cinquante kilomètres au sud de Pittsburgh. L'ambulance était arrivée et avait emmené le jeune homme à l'hôpital de Washington, qui

était en travaux lui aussi, et plein à craquer. Deux heures plus tard, un docteur avait fini par l'examiner et par faire des radios. Constatant qu'il n'avait rien de cassé, le docteur l'avait laissé partir sans plus de formalités.

Le jeune homme s'était retrouvé sans nulle part où aller et les jours suivants n'avaient pas été faciles. Il s'était trouvé une chambre dans un motel, et comme son dos et son cou lui faisaient trop mal pour bouger, c'était le personnel de ce même motel qui s'était occupé de lui jusqu'à ce qu'un ami de fac accepte de faire sept cents kilomètres en voiture pour venir le chercher. Ensemble, ils avaient rassemblé les affaires du convalescent et s'étaient mis en route. Au moment de l'accident, c'était quelqu'un de sportif, qui courait tous les jours et nageait régulièrement. C'était probablement ce qui lui avait sauvé la vie. Deux mois plus tard, son cou et son dos étaient complètement guéris, et il avait préféré se concentrer sur ses études plutôt que de se lancer dans un procès qui l'aurait forcé à rentrer chez lui. Son père n'émit pas d'objection, soulagé avant tout que son fils ait survécu et se soit bien remis de l'accident. La compagnie Capital Life avait réglé une prime d'assurance, même si le père se souvenait d'avoir été surpris de l'attitude ombrageuse de leur représentant au moment de déterminer la valeur des dommages. La compagnie d'assurances s'en tirait bien et tout le monde le savait. Leur comportement semblait n'avoir aucun sens.

Dix ans plus tard, plus personne ne pensait à cet accident. Puis un jour, le fils avait pris l'avion pour un voyage d'affaires. Il avait un rhume et à l'arrivée, son oreille droite s'était mise à bourdonner sans vouloir s'arrêter. De retour chez lui, il alla voir son médecin. Après des examens, il s'avéra qu'il avait perdu trente pour cent de son audition suite à la commotion reçue dans l'accident dix ans plus tôt. Le spectre de perte d'audition était très précis et ne pouvait pas être dû à autre chose, comme une exposition

à un bruit trop fort ou même à de la musique. Cinq ans avaient passé, et la situation avait empiré. Il avait maintenant trente-cinq ans et peinait à mener une vie normale. Toute son existence était affectée et il avait du mal à tenir le choc moralement. Au moment de l'accident, il avait fait ce qu'il pensait juste. Mais désormais il se rendait compte qu'il avait commis une erreur.

Son père était venu voir Jim Barnett en sachant bien que quinze années s'étaient écoulées et qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Barnett avait clairement exposé la difficulté de la situation, mais il avait tout de même demandé à Teddy d'examiner le dossier, pour tranquilliser leur client. La famille avait gardé tous les papiers relatifs à l'accident et Teddy les avait consultés minutieusement. Trois semaines plus tard, à la surprise générale, Teddy avait trouvé une piste. Cela faisait maintenant un mois, et Teddy avait déjà obtenu du juge Brey qu'il décide que l'hôpital avait fait preuve de négligence en ne gardant pas le jeune homme pour observation. Après une commotion de ce type, de simples radios ne suffisaient pas. Ils auraient dû tester son audition. Compte tenu de la gravité de l'accident, ils auraient dû conduire toute une batterie d'examens, même si ce n'était pas pratique pour eux en période de travaux. Teddy n'avait pu s'empêcher de remarquer que le juge Brey portait un petit sonotone à l'oreille droite.

Mais ce que Teddy voulait vraiment, c'était impliquer la compagnie d'assurances. Capital Life et ses deux avocats bedonnants, avec leurs costumes à mille dollars et leurs Mercedes assorties. En relisant les lettres envoyées par la compagnie à la famille après l'accident, Teddy s'était rendu compte que Capital Life abusait des conditions particulières relatives aux durées de prescription. Et, ce qui était pis, plusieurs de ces lettres semblaient avoir pour but de limiter la responsabilité de la compa-

gnie d'assurances de manière artificielle. En étudiant les courriers avec attention, en faisant abstraction de leur forme pour s'attacher à leur fond et leur intention réelle, Teddy pensait pouvoir prouver qu'il y avait eu une fraude susceptible d'annuler la prescription. Le juge Brey devait rendre son avis après le déjeuner. S'il interprétait les faits dans le sens de Teddy et concluait à la fraude, alors soit il y aurait un procès, soit la compagnie d'assurances essaierait de trouver un accord rapide. Barnett était ravi, voire sous le choc, tout comme leur client. Mieux, l'avocat principal de Capital Life avait appelé Teddy la veille au soir, pour essayer de savoir ce qu'il leur en coûterait pour étouffer l'affaire. La réponse de Teddy avait été claire. La compagnie d'assurances avait voulu rouler son client dans la farine et dorénavant, elle allait en payer le prix. Teddy voulait tout. Pas juste une Mercedes ou deux, mais aussi leurs costards, leurs maisons, une montagne de cash et quinze ans d'intérêts.

Son portable se mit à sonner. Teddy plongea la main dans sa poche pour en extraire le téléphone, mais il remarqua le regard que lui lançait son voisin et il s'écarta de quelques pas avant de décrocher. C'était Brooke Jones, une avocate du même cabinet que lui. Jones avait été embauchée un an avant Teddy et elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour lui rendre la vie dure.

— Barnett veut que tu reviennes au cabinet, dit-elle. Tu es où ?

Il regarda sa montre. Son rendez-vous avec le juge Brey était dans un quart d'heure. Mais il y avait quelque chose d'étrange dans le ton de Jones.

— Je suis en route pour le palais de justice, répondit-il. Qu'est-ce qui se passe ? Il y a un problème ?

Jones hésita un instant, puis se racla la gorge.

— Je vais te remplacer pour l'audience devant le juge Brey, dit-elle. Barnett veut te voir immédiatement. Il ne

m'a pas dit pourquoi. Je n'ai pas posé de question parce que c'est lui le patron. Il m'a juste dit de te remplacer et de passer cet appel. Voilà qui est fait.

Et elle raccrocha. Teddy en resta interloqué.

Il referma son téléphone et retourna s'asseoir en se demandant ce qui avait bien pu se passer. Il fit signe à la serveuse de lui apporter l'addition et termina son sandwich en trois bouchées pendant qu'elle la préparait. Quelqu'un avait allumé la télévision qui était accrochée au mur, sans doute pour couvrir le bruit de sa conversation téléphonique. Teddy comprenait, il détestait lui aussi les gens qui parlaient au téléphone dans les endroits publics.

Il jeta un coup d'œil à l'écran. La chaîne d'information locale avait interrompu ses programmes pour un flash spécial, confirmant les rumeurs que Teddy avait entendues toute la matinée. William S. Nash et son équipe de l'université de Pennsylvanie avaient démontré que le procureur Alan Andrews avait fait condamner et exécuter par injection létale un homme qui s'avérait avoir été innocent. Nash avait des données ADN qui démontraient scientifiquement l'erreur d'Andrews. Et au cas où il y aurait encore le moindre doute, Nash publiait également le profil ADN et la confession de celui qui avait réellement commis le meurtre, un criminel endurci actuellement emprisonné dans l'attente de son procès pour viol et pour une autre accusation d'homicide. Malgré cela, la première réaction du bureau du procureur avait été d'attaquer Nash et son équipe d'étudiants. Le procureur Andrews n'avait pas la réputation de faire des erreurs, mais au contraire d'avoir un taux de réussite record. Teddy savait qu'Andrews avait d'autres ambitions et il le regarda avec intérêt se débattre devant les caméras. Alan Andrews était présenté pour devenir le prochain maire de la ville. Les élections n'étaient que dans un an, mais tout le monde savait

qu'il était favori. Même s'il venait de partir en dérapage incontrôlé et de foncer en plein dans un mur.

La serveuse s'approcha avec l'addition et la tendit à Teddy avec un sourire. Celui-ci laissa un pourboire largement au-dessus de ses moyens et se leva en attrapant sa mallette. Andrews pouvait faire des effets de manche devant les caméras, ça ne marcherait jamais. William S. Nash était connu dans tout le pays comme l'un des meilleurs avocats ayant jamais fréquenté les prétoires. Il avait pris sa retraite quelques années plus tôt et avait commencé à enseigner à Penn Law. L'université savait qu'elle avait de la chance de le compter dans ses rangs et Teddy savait que l'institution ferait tout son possible pour défendre Nash.

Teddy jeta un œil à la pendule, boutonna son manteau et sortit du *diner*. En approchant des portes du marché, il sentit un courant d'air glacial venir à sa rencontre. Affrontant le vent froid, il sortit et s'engagea en courant presque dans Filbert Street. Les problèmes du procureur lui importaient moins que les siens, et il était en colère. Barnett lui avait donné une affaire perdue d'avance et il avait retourné la situation. Le juge allait rendre sa décision. C'était le moment crucial. La première décision de justice obtenue par Teddy en solo. Quelle mouche avait donc piqué Barnett ?

Teddy songea un instant que Barnett n'avait peut-être pas demandé à le voir. Brooke Jones avait pu tout inventer pour lui saboter son affaire. Le temps qu'il rentre au bureau, se rende compte du canular et retourne au palais de justice, il aurait dix minutes de retard. Jones était capable de ce genre de coup tordu. Sans en deviner la raison, il avait bien vu qu'elle ne l'aimait pas. Cependant, en traversant le carrefour, il aperçut Jones qui se hâtait sur le trottoir d'en face en direction du palais de justice, chargée de sa mallette et d'une pile de dossiers fourrés dans un sac en toile que Teddy reconnut comme étant le

sien. Quant à la motion rédigée, il l'avait encore dans sa serviette. Mais le juge avait déjà pris sa décision, il n'était donc pas nécessaire d'apporter les dossiers ! À moins d'être Brooke Jones...

Teddy traversa la rue, zigzagua parmi les passants jusqu'à Market Street où il put accélérer le pas. Le cabinet Barnett & Stokes se trouvait aux seizième et dix-septième étages du One Liberty Place, l'immeuble le plus haut de la ville. Sa construction avait été marquée par des polémiques, fondées en particulier sur les craintes que le bâtiment ne mette à mal l'aspect historique de la ville. Mais une fois le chantier achevé, toutes les objections avaient disparu. L'immeuble était une œuvre d'art moderne qui semblait mettre en relief les bâtiments historiques qui l'entouraient et permettait de mieux les voir. Le résultat était magnifique.

Teddy entra dans le hall, fit un signe de tête aux vigiles et se dirigea vers les ascenseurs en ignorant délibérément les chants de Noël qui sortaient des haut-parleurs. En un instant, il fut au dix-septième étage. Passant devant le réceptionniste, il poussa les portes vitrées et se dirigea vers le bureau de Barnett tout au bout du couloir. L'assistante de Barnett, Jackie, était au téléphone. Elle semblait préoccupée. Teddy s'approcha et elle lui fit signe d'entrer.

— Où tu étais passé, bon sang ? dit Barnett en le voyant apparaître.

Le patron de Teddy était debout devant son bureau, en train de remplir une mallette de dossiers, d'ordonnances médicales et même d'une batterie de secours pour son téléphone portable. Il semblait sous le coup d'une vive émotion, davantage que son assistante. Il avait presque l'air malade.

— J'étais attendu au palais de justice, dit Teddy. Qu'est-ce qui se passe ?

— Où est mon putain de carnet d'adresses ?

Teddy s'approcha et regarda sur le bureau. Il remarqua un journal ouvert à la page des événements mondains. Barnett et son épouse Sally avaient organisé une chasse au trésor caritative au profit des enfants hospitalisés le week-end précédent, et il y avait un reportage à ce sujet avec des photos. En dessous du journal, Teddy aperçut un exemplaire du *Philadelphia Magazine* avec la liste des cent personnes les plus influentes de la ville. Cette année, Barnett était passé de treizième à onzième, et il était plus que probable qu'il atteigne un jour le top dix. Il avait la cinquantaine et il continuait de travailler dur. Il avait tout le temps d'y arriver.

— Je devrais être devant le juge, dit Teddy. Brooke m'a téléphoné. Pourquoi ?

— Il n'y avait pas d'autre option. J'aurais dû t'appeler moi-même, Teddy. Je te revaudrai ça, promis.

Avant que Teddy ne puisse répondre, Barnett le regarda d'un air anxieux et ajouta :

— J'ai besoin d'un grand service.

Barnett dénicha son carnet d'adresses sous le magazine et le jeta dans sa mallette. Puis il ouvrit un tiroir d'un coup sec et en tira un flacon d'Advil, et Teddy remarqua que les mains de Barnett tremblaient.

— Quelqu'un a été tué, dit ce dernier. J'ai besoin de ton aide.

Teddy posa sa mallette par terre et s'assit sur le bras du canapé. C'était un grand bureau meublé avec goût et disposant d'une vue incroyable sur la ville. Mais bizarrement, il semblait petit et sombre à cet instant précis.

— Une jeune fille, continua Barnett. Darlene Lewis. Elle n'avait que dix-huit ans. Putain, Teddy, elle allait encore au lycée. Je suis dans la merde et j'ai besoin de ton aide.

— Est-ce qu'il y a un suspect ? demanda Teddy.

— Le facteur. Un certain Oscar Holmes. La police a retrouvé l'arme du crime. Il semble qu'ils l'aient pris en flagrant délit.

Barnett frissonna. Teddy ne l'avait jamais vu se comporter ainsi et il le regarda attentivement. Barnett était de la même taille que Teddy, un peu plus d'un mètre quatre-vingt, mais il faisait vingt kilos de plus. Malgré cela, il semblait en bonne forme et il avait belle allure. Il était coiffé et rasé avec soin et ses costumes venaient d'un tailleur milanais auquel il rendait visite chaque année. Il avait les cheveux gris-brun, les yeux d'un bleu cristallin, pétillants, même dans la pénombre d'une salle de réunion. Mais ce qui frappait le plus Teddy chez cet homme, c'était son visage qui irradiait en général une confiance et un charme qu'il savait faire apparaître et disparaître à volonté. Jim Barnett était un plaideur sans pareil et un négociateur respecté. Jusqu'à ce jour-là, pensa Teddy. L'homme semblait avoir perdu le contrôle de ses émotions.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Teddy.

Barnett ouvrit le flacon d'Advil avant de répondre.

— On représente Holmes.

Un instant s'écoula. Puis Barnett sortit deux pilules du flacon et les avala avec le fond de sa tasse de café.

— On ne traite pas les affaires criminelles, dit Teddy en essayant de dissimuler son inquiétude. Personne ici n'a d'expérience dans ce domaine.

— On se fera aider au besoin.

— C'est qui, ce gars ? Pourquoi est-ce qu'on s'implique là-dedans ?

— Je t'expliquerai plus tard, dit Barnett. La jeune fille vivait à Chestnut Hill. Elle venait d'une bonne famille. Une vieille famille fortunée. Les flics sont encore sur place, ils analysent la scène de crime à cause de ce qu'ils appellent *des circonstances inhabituelles*. Je ne peux

pas envoyer Brooke parce que je ne sais pas ce que ça veut dire. C'est là que tu intervies. Je veux que tu y ailles et que tu voies ce qu'ils fabriquent. J'ai besoin de savoir ce qui se passe.

Teddy voulut refuser, mais il se retint. Il détestait le droit pénal et avait fait tout son possible pour l'éviter à la faculté. Son intérêt pour le droit était entièrement limité au secteur immobilier. Il voulait travailler avec des architectes et des promoteurs, pour construire sa carrière sur quelque chose de concret, qu'il pourrait toucher du doigt. C'était pour cela qu'il avait tout de suite accepté l'offre d'emploi de Barnett & Stokes : la division immobilier du cabinet était la meilleure de la ville et représentait un quart du chiffre d'affaires de la firme.

— Et vous allez où ? demanda-t-il à Barnett.

— À la rotonde. Holmes y est déjà. Les flics essaient sans doute de lui arracher une confession à cet instant même. Il faut que j'y arrive avant qu'il se mette à table.

Teddy réfléchit un instant. *La rotonde*, c'était le commissariat de la Huitième Rue, au croisement de Race Street. C'était bizarre d'entendre Barnett utiliser ce surnom d'un air si désinvolte.

— Je ne comprends pas pourquoi vous faites ça, dit Teddy. Si c'est encore un service personnel, pourquoi ne pas mettre la personne en contact avec un cabinet qui traite ce genre d'affaires tous les jours ? Ce n'est plus une histoire d'assurance pour le président d'une compagnie pétrolière. Ce n'est plus une question d'argent.

— Écoute-moi, Teddy. Je comprends ce que tu dis. Moi non plus, je n'aime pas ça, putain. Mais je ne peux pas être à deux endroits à la fois. Toi, tu vas voir la scène de crime, et moi je vais à la rotonde. S'ils ne te laissent pas entrer, ce qui est probable, fais ce que tu peux depuis l'extérieur. Quand tu as compris le topo, je veux que tu reviennes ici et que tu gères la mise en examen. Il faut que je rentre

chez moi à une heure décente. Sally a quelque chose de prévu que je ne peux pas rater. On se parle ce soir – garde ton portable sur toi –, on fait le point demain matin et on verra à ce moment-là comment on va s'en sortir. Je te considère comme un fils, Teddy. J'ai besoin de ton aide.

La porte s'ouvrit et Jill Sykes entra, un carnet à la main. Jill avait étudié à Penn Law dans la promo suivant celle de Teddy et elle avait réussi à se faire prendre en stage au cabinet pendant qu'elle préparait le barreau. Elle avait un sens de l'humour acerbe et la capacité de saisir l'essentiel d'un dossier en quelques instants. Même si Teddy l'avait vue à la fac, qu'il l'avait même trouvée jolie, ils n'avaient fait connaissance que depuis qu'elle travaillait au cabinet. Cela faisait trois mois et ils commençaient à être bons amis.

— Merci, lui dit Barnett. Tu as trouvé l'adresse ?

Elle hocha la tête, arracha une page de son carnet et la tendit à Teddy en lui lançant un regard. C'était l'adresse de Darlene Lewis à Chestnut Hill. La scène de crime. Barnett glissa le flacon d'Advil dans la poche de sa veste et se tourna vers Teddy.

— Allez, en route, dit-il. Et méfie-toi. Je parie que le procureur sera là. À mon avis, tout ça va se terminer par une négociation quand on acceptera de plaider coupable. Je veux donc absolument éviter de faire des vagues. Sois poli et ne fais pas attention aux rumeurs. Alan Andrews, c'est Hitler, Staline et Ben Laden à la fois, le tout concentré en un seul connard à talonnettes. Sa carrière politique est en marche. Il faut qu'on reste en bons termes, tu comprends ?

Le fameux charme de Barnett était de retour. Teddy hocha la tête, ramassa sa mallette et se dirigea vers la porte.